

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 41

Artikel: La maison de l'Aveugle : [suite]
Autor: Moret, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188386>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Mâ coumeint dâo diablio, savâi-te que volliâvè pliovâi! se sè peinsà Toinon Souci, kâ fasâi portant biô quand su parti dè tsi li. Faut portant que lo satso! et sè revirè po allâ lo démandâ ào carbatier.

— Eh! n'ia rein dè pe ési, lâi repond lo carbatier. Ye tigno l'armana d'on certain Souci dè pè Combrémont, et lo gaillâ est tant dzanliâo que faut adé preindrè lo contréro dè cein que dit; et se vo z'é de que n'aviâ la pliodze, c'est tot bounameint pace que l'armana marquè biô temps. Et vouaïkie!

Et lo pourro Toinon, on pou désappointâ, s'est reinmodâ.

Choses et autres.

Savez-vous, mesdames, par quel détail de toilette une femme peut se faire paraître plus grande ou plus petite qu'elle n'est réellement?... Le procédé est simple. Toute femme qui portera une jupe rayée en travers paraîtra plus grande, et elle semblera perdre de sa taille si cette même jupe est rayée en long. Pourquoi? on n'en sait rien, mais cela résulte d'une illusion d'optique qu'il est facile de démontrer. Tracez très faiblement au crayon, sur une feuille de papier, deux carrés parfaits; puis, avec une règle, une plume et de l'encre, emplissez-les de lignes parallèles rapprochées, horizontales pour l'un des carrés, verticales pour l'autre. Puis, éloignez un peu le papier, et vous constaterez que ces carrés parfaits vous sembleront un peu plus longs que larges dans le sens des lignes parallèles. Et c'est ainsi qu'une jupe rayée horizontalement semble grandir la personne qui la porte, tandis que rayée verticalement, elle lui fait perdre de sa taille.

Il faut soigner ses ongles. Outre que la propreté en fait un devoir, on peut tomber sur un observateur qui, à la seule inspection du bout de vos doigts, devinera votre caractère, vos qualités et vos défauts. On a remarqué en effet que les ongles:

Longs et effilés veulent dire imagination et poésie, amour des arts et paresse; — longs et plats, c'est sagesse, raison et toutes les facultés graves de l'esprit; — larges et courts, colère et brusquerie, controverse, opposition et entêtement; — bien colorés, vertu, santé, bonheur, courage, libéralité; — ongles durs et cassants, colère, cruauté, rixe, meurtre et querelle; — recourbés en forme de griffe, hypocrisie, méchanceté; — mous, faiblesse de corps et d'esprit; — ongles courts et rongés jusqu'à la chair vive, bêtise et libertinage.

Il est facile de constater sur soi et autour de soi que la plupart de ces observations ne manquent pas de justesse.

Du temps que Berthe filait. — On explique ainsi, d'après un manuscrit latin du XIV^e siècle, ce proverbe, souvent usité pour exprimer qu'un événement heureux sur lequel on comptait ne s'est pas produit, ou qu'un désir reste à l'état de souhait: « C'était bon du temps que Berthe filait. »

L'empereur Henri était à Padoue avec la reine Berthe, sa femme. La reine, se trouvant à la messe, attira, par sa mise modeste, l'attention d'une paysanne qui portait aussi le nom de Berthe.

La paysanne s'imagina que sa souveraine était à court de fil. Elle dit à ses compagnes: « Notre reine, la pauvre, n'est guère bien vêtue; je ferais bien de lui offrir ma provision de fil. »

Ce qui fut dit fut fait.

Et tombant aux genoux de la reine: « Seigneuresse, dit-elle, si j'osais, je vous donnerais de bon cœur ce fil pour vous confectionner une autre robe. »

La reine, ravie de cette ingénuité, accepta l'offre et remit en échange à la paysanne autant de terre que pouvait en mesurer ce fil.

Les autres paysannes, à cette nouvelle, se hâtèrent d'apporter au palais tous leurs écheveaux de fil, dans l'espoir d'obtenir la même récompense; mais la reine leur répondit: « Il est passé le temps que Berthe filait. »

Tous nos journaux se sont divertis dernièrement d'un incident plus ou moins comique survenu entre deux locataires ne partageant pas du tout les mêmes goûts artistiques; l'une jouant du piano jour et nuit, et le voisin, agacé, ripostant avec un tambour.

A ce propos, les excellents conseils donnés par le *Voltaire* à un jeune homme sur le point de se marier, trouveront ici leur place:

« Si votre fiancée manifeste une prédilection marquée pour Strauss, elle est frivole; pour Beethoven, elle est acariâtre; pour Liszt, elle est ambitieuse; pour Verdi, elle est trop sentimentale; pour Mozart, trop prude; pour Offenbach, elle est étourdie; pour Wagner, elle est toquée.

La femme à choisir est celle qui ne sait pas jouer du piano! »

LA MAISON DE L'AVEUGLE.

II

Le mois qui suivit, la ponctualité disparut dans la maison où l'ordre et la régularité avaient toujours présidé. Il y avait toujours une des deux filles dont les absences se reproduisaient et se faisaient sentir aux heures les plus délicates de la journée. Où pouvait-elle être? Quelle nécessité la retenait aussi longtemps dehors, et l'éloignait de ce foyer que quelques jours auparavant elle ne désertait qu'avec peine. Puis laquelle des deux filles brisait ainsi tout à coup avec la régularité de sa vie, jetant une note sombre dans la maison déjà si attristée. La mère, parfois, paraissait s'y tromper, nommant Adrienne ou Lucienne, et reportant sur toutes les deux la faute qui ne devait sans doute n'appartenir qu'à une seule.

Mais le père, lui, ne s'y trompait pas et savait bien laquelle il fallait accuser; cependant, il ne disait rien, attendant une explication qui ne venait pas, mais ne dissimulant pas toujours assez vite devant sa femme et son autre fille le nouveau chagrin qui le dévorait.

Le temps n'aménait aucun changement dans cette situation que pour l'aggraver. Le vieillard trouvait toujours à ses côtés une de ses filles prête à se dévouer pour lui et à l'entourer d'affection, mais il ne pouvait se méprendre, celle-là était toujours la même, et l'autre avait complètement disparu.

— Complètement... souvent même il n'y avait plus que trois couverts à la table du repas... complètement... bien que la mère essayât encore de dissimuler et de jeter une certaine confusion dans l'esprit de son mari.

Un jour, la ruse fut trop grossière et il en eut presque un accès d'humeur.

— Pas de subterfuges, dit-il, c'est inutile et indigne de nous.

Cependant, quelques jours après, ce fut plus fort que lui, et s'adressant à sa femme :

— Alors, c'est fini, dit-il, elle est partie, je n'ai plus qu'une fille.

— Non, je t'assure, elle vient quelquefois.

— On ne m'abuse pas...

On ne l'abusait pas, en effet. La mère sanglotante raconta au pauvre homme tout brisé, une navrante histoire, l'éternel poème du mirage de l'amour, la femme séduite attendant le réveil effrayant de la femme trompée. L'aveugle l'arrêta.

— Je n'ai pas pu veiller sur ma fille, dit-il, c'est un grand malheur dont nous ne sommes pas responsables, je ne peux pas provoquer cet homme qui aurait pour moi le sourire du fort pour l'impuissant, mais fais-lui savoir, à elle, si toutefois tu sais où elle est, que je lui défends désormais ma porte ; cela dit, qu'il ne soit plus question d'elle ici.

Il n'en fut plus question en effet, la paralysie le prit, ses infirmités se compliquèrent, sa vue s'amodindrit encore. Seuls, quelques pâles sourires à l'adresse de l'unique fille qui lui restait témoignèrent à celle-ci la consolation qu'il éprouvait de la voir toujours là auprès de lui tendre et dévouée.

Un jour, catastrophe terrible, la destinée a des coups imprévis, quelqu'un se mourait dans la maison de l'aveugle, et ce n'était pas lui, ce vieillard qui s'en allait si rapidement du côté de la tombe, ce n'était pas non plus la mère, cette grande personne mince, le visage jeune encore mais fatigué et triste, c'était la fille aimée, Lucienne, l'enfant fidèle.

Une fièvre terrible, l'affaire de quelques jours peut-être, et tout serait dit.

L'aveugle, vaincu, brisé, anéanti par ce dernier coup, dut prendre le lit.

La nuit se fit alors toute noire, cette fois, autour de la maison silencieuse et ce fut comme un voile de crêpe qui l'enveloppa de son étroit escalier à ses fenêtres closes.

Le médecin espacait cependant ses visites. A quoi bon des frais inutiles, ces gens-là n'étaient pas si riches et il savait que la science ne pouvait plus rien. L'enfant s'en allait d'un mal qui ne pardonne pas et le père se mourait de chagrin.

Un soir, à la nuit tombante, aux approches d'un crépuscule d'hiver, la sonnette tintina, la porte de la chambre où s'éteignait la mourante s'ouvrit et livra passage à une ombre.

C'était l'autre.

— Je t'ai fait demander, lui dit sa sœur.

— Oui, merci, répondit celle-ci, collant ses lèvres sur le front de la condamnée, merci, jamais de moi-même je n'aurais osé venir.

— Tu sais bien, cependant, que je t'attendais, que je t'appelais, qu'il m'est doux de te voir.

Adrienne prit les mains de Lucienne, ces jolies mains longues, fluettes, devenues transparentes, et les tint serrées contre sa bouche, elle attira à elle ces beaux cheveux blonds, fins comme de la soie, si semblables aux siens avec leur reflet d'or et y cacha son visage désespéré et secoué de frissons et d'effroi.

— Pourquoi n'est-ce pas moi, la fille coupable, qui suis là à ta place, dit-elle en sanglotant.

Lucienne eut un mouvement plein d'expansion et de tendresse.

— Toi, dit-elle, oh ! si bonne et si dévouée.

Et avec une mélancolie noire, comme souriant à la mort qui approchait :

— Sait-on jamais, c'est Dieu qui m'a protégée ; qui t'affirme que je n'ai pas été moi-même à deux doigts de l'abîme.

Et longtemps après, dans ce grand silence que toutes deux n'osaient rompre, de crainte de briser le charme qu'elles éprouvaient de se retrouver si près l'une de l'autre, la main dans la main, leurs têtes si belles et si pâles s'assoupissant sur le même oreiller.

— Es-tu heureuse, au moins ? reprit la mourante.

— Non.

Il t'a quittée ?

— Un jour il me quittera. J'ai visé trop haut ou il a regardé trop bas, un autre avenir l'appelle.

— Et toi ?...

— Oh ! moi.

— C'est bien cela, dit l'enfant, quand nous nous donnons, nous autres, nous nous donnons tout entières et nous emportons dans notre rêve le bonheur de tous ceux qui nous aiment.

— Ma sœur...

— Oui, oui, tu as raison, ce qui est fait est fait, le malheur du père s'est étendu à ses filles, nous ne devions pas être heureuses, ma pauvre Adrienne, Adrienne... es-tu bien Adrienne ?

Celle-ci leva les yeux et Lucienne aussitôt reprit :

— Oh ! aujourd'hui encore, mais demain ?

— Demain, je reviendrai.

— Oui, oui, reviens, que je te voie encore.

Et toute une semaine elles se revirent ainsi ; la mort leur fit cette grâce.

— Ma mère ne m'aime plus, dit un jour Adrienne, autrement elle serait là quand je viens.

— La pauvre femme est bien accablée, répondit Lucienne.

— Et notre père ?

— Aveugle, paralysé, mourant, il a fait un effort hier et est venu m'embrasser. le pauvre homme ! nous n'avions plus la force de nous parler, j'ai cru que nous allions mourir en même temps, là, à cette place.

Lucienne sentit une immense douleur l'envahir.

— Oh ! je comprends qu'ils me haïssent ! s'écria-t-elle.

— Non, mais deux c'est trop, il faudrait qu'il n'y en eût qu'une de nous qui disparût.

— Que n'est-ce moi ?

— Toi, ta place est ici... le sens-tu ?

— Oui, oui, tu dis vrai... mais ma mère ?

— Notre mère ne dira rien... et lui... ne pourra voir... Oh ! Adrienne, fais cela et tu seras pardonnée ; moi, je mourrai heureuse.

(A suivre.)

Boutades.

Un typographe en herbe, que le prote de l'atelier avait envoyé chercher deux petits pains, en mange un en route.

« Où est l'autre ? dit le prote.

— L'autre, répond l'enfant, c'est celui-ci. »

Un oncle, se plaignant de son neveu, nous disait : « Ce mauvais garnement rentre à peine une fois sur dix qu'il sort. »

Un valet de chambre de Lausanne écrivait l'autre jour, à son frère, une lettre dans laquelle il ne cherchait pas à plaisanter et que pourtant il terminait ainsi : « Je ne t'en dis pas plus long, car j'ai si grand froid aux pieds, que je ne puis plus tenir ma plume. »

L. MONNET.